

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 37

Artikel: Dans la saison des roses : [suite]
Autor: Lindenmann, Marie de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180931>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans la saison des roses.

(D'après l'allemand de Marie de Lindenmann).

III

— Oui sans doute, c'est très bien, et je ferais fort volontiers ce que vous m'avez demandé, mais cette démarche vous tire, vous seul, d'embarras. Et puis, j'aime profondément mes parents, et j'ai l'habitude d'obéir à leurs volontés, ce qui fait que j'éprouverais autant d'embarras à leur dire « non ! » que vous en éprouveriez à répondre « non » à madame votre mère.

— Mais ce serait horrible, répondit Hermann de la meilleure foi du monde.

— Ce serait bien plus horrible encore pour moi, poursuivit Hélène avec feu. Après vous, il en viendra d'autres, de sorte que le chapitre des refus sera constamment à recommencer.

A cette pensée, Hélène se prit tout de bon à pleurer. Hermann la prit par la main, et la ramena à son banc dessous le pommier.

— Mon Hélène ! ne pleurez pas ! Méditons un moyen de nous tirer tous deux d'embarras... Ah ! j'y suis... Savez-vous quoi ? Vaillle que vaillle, nous nous fiançons. Pour la forme, bien entendu. Cela fait, on nous laissera en repos. Nos parents seront satisfaits. Nous voilà débarrassés des formalités de la demande, et maman n'a plus de plans à forger.

— Et nous, alors ? demanda Hélène en essayant ses larmes.

— Eh bien, nous jouirons sans souci de notre vie.

— Très bien ! mais quand il faudra nous marier ?

— Alors nous différerons le plus possible la cérémonie. Nous aurons toujours gagné quelques années de paix et de bonheur.

Hélène médita un moment. Il lui semblait mauvais de se jouer ainsi de ses parents. Mais Hermann lui dit : « Nos parents ont, en ce moment, une marotte, et nous ne pouvons les rendre heureux qu'en la leur laissant. Si nous prenons à tâche de contrarier sans cesse leurs plus chers désirs, nous les mécontenterons, nous les aigrirons, et en finale nous n'aurons rien gagné, si ce n'est la nécessité de devoir prendre, par amour pour eux et pour en finir, quelqu'un d'antipathique et qui nous rendra doublement lourd le joug odieux du mariage. Tandis qu'en calmant nos parents, nous gagnons le temps de leur représenter que le vœu le plus cher de notre cœur est de ne point nous séparer d'eux et de jouir du plaisir de les rendre heureux.

— Oh oui, s'écria Hélène avec enthousiasme, nous restons heureux auprès de nos parents, je ne désire pas autre chose.

— Vous rappelez-vous, poursuivit Hermann, que, lorsque nous étions encore enfants, nous avons souvent joué l'un avec l'autre le rôle de fiancés ? C'était bien agréable !

— Oh oui ! répondit Hélène, dont le visage s'éclaircit d'un rayon de bonheur, au souvenir de son jeune âge, oui c'était joli, c'était agréable par le fait que ce n'était pas sérieux.

— Hé bien, nous répéterons ce jeu de notre enfance !

— Oui, mais à condition que la chose ne deviendra pas sérieuse !

— Cela va sans dire. Et maintenant qu'il est convenu que nous nous entendons sur ce point, poursuivit Hermann, regardant avec confiance et en plein le joli visage d'Hélène, je mets toute gêne de côté, et je pense que nous allons nous mettre à notre aise. Voyons, de votre côté, regardez-moi en face, car il me semble que, sous la préoccupation des projets de nos parents, nous nous sommes évités du regard. M'auriez-vous reconnu si vous m'eussiez vu à l'étranger.

Hélène leva ses grands yeux bleus sur Hermann, et après l'avoir considéré attentivement elle répondit : Oh oui, je vous aurais bien reconnu.

— Et vous, m'auriez-vous reconnue ?

— Je n'en sais rien, répondit Hermann, en fixant sur Hélène un regard si limpide et si plein de feu qu'Hélène éprouva un trouble intérieur ; il se passa en elle quelque chose d'indescriptible, elle venait, sans s'en rendre compte, de saisir et comprendre le langage des yeux. Elle se sentit hors d'elle-même, elle aussi commençait à parler des yeux, involontai-

rement sa personne prit quelque chose de suave, d'idéal, de rêveur ; elle sentit qu'elle ne se possédait plus.

— Je ne sais réellement pas si je vous aurais reconnue, dit Hermann d'une voix qui n'était plus celle du commencement de la conversation, et il dévora des yeux Hélène qui baissa la tête et se prit à rougir, sans savoir pourquoi.

— Je ne m'étais point douté... je n'avais nullement l'idée que vous fussiez devenue si belle, poursuivit Hermann avec une sincérité chaleureuse, et je conçois que vous ayez une foule de prétendants qui aspirent à votre main. Ah ! je le vois bien, poursuivit-il plus bas, notre jeu ne durera pas longtemps.

— Nous allons jouir d'une existence enchantée, poursuivit Hélène avec feu, et mon frère Louis partagera notre félicité, quand il viendra ici, pendant les vacances.

— Et nous voguerons de nouveau sur le lac avec toi... voyons, nous redevenons les enfants d'autrefois et nous nous tutoyons, cela te va-t-il ?

— Oui ! oui ! nous sommes les heureux enfants de nos parents dont nous faisons le bonheur, s'écria Hélène, avec joie. Mais à présent, il faut que je rentre à la maison. Adieu. Demain, ta mère et toi, vous êtes invités à dîner chez nous, et alors... Si tu veux... au dessert... nous pourrons...

— Annoncer nos fiançailles, s'écria Hermann, achevant la phrase. Et, avant de nous séparer, la fiancée reçoit du fiancé le baiser des fiançailles !

— Oh ! mais cela n'est pas dans le jeu, et nous ne le faisons pas autrefois, dit Hélène, se hâtant de reprendre son panier.

— Non sans doute, parce qu'alors nous étions des enfants. Les grandes personnes jouent la chose autrement. Et avant qu'Hélène eût eu le temps d'y songer, Hermann lui déposa un baiser de feu sur les lèvres, et aussitôt disparut derrière la muraille. Hélène resta stupéfaite. Hermann avait-il agi sérieusement ? elle le craignait... et pourtant le désirait... tout en trouvant qu'il poussait trop les temps. Elle craignait aussi d'avoir accédé trop vite à sa proposition.

Les parents d'Hélène avaient envoyé l'invitation, qui avait été acceptée.

L'univers semblait avoir totalement changé de nature depuis hier. La jeune fille avait des extases, des attendrissements. Un nouvel horizon s'était ouvert devant elle. Les mots à l'âme et au cœur semblaient s'être offerts pour la première fois à sa pensée. Aimer ! cette idée la faisait reculer. Ne pas aimer ! Cette idée lui paraissait intolérable. Que faire ? Ce fut avec des battements de cœur qu'elle sentit midi approcher. Elle se retira dans son boudoir pour faire toilette... sa mère le lui avait recommandé ! Ses yeux tombèrent sur un bouquet de roses fraîches, placé sur le bord du balcon de sa fenêtre. D'où venait-il ? Et dans le bouquet étaient des vers dictés par le sentiment le plus pur, le plus vrai, le plus noble. Mais n'avait-il pas été convenu que le cœur n'entrerait pour rien dans ce jeu de fiançailles... et pourtant, elle le trouvait fort à sa place ici. Palpitante, elle mit le bouquet tremper dans un beau vase en porcelaine. Une branche de vigne cassée, à l'angle de la fenêtre, attestait clairement le chemin que le bouquet avait pris pour parvenir à sa destination. Le téméraire, ah ! c'était bien l'Hermann d'autrefois. Si le bois de la treille se fût rompu, tandis qu'il l'escaladait... et si quelqu'un l'avait vu ! A cette idée, Hélène regretta vivement d'avoir prêté les mains à ce jeu. Elle éprouvait un trouble... et, si elle ne pouvait parler en secret à Hermann, avant le dîner, elle devait entrer dans son jeu jusqu'au bout.

A midi, quand Hélène parut au salon, sa mère ne put se défendre d'une profonde admiration. Ce n'était plus la jeune fille folâtre, insouciant. Dans sa toilette fort simple, en mousseline blanche, elle respirait la rêverie et la pudeur. Ce n'était plus la petite maussade. Elle prit part à la conversation. Sa mère risqua ne la plus reconnaître. Ses mouvements avaient pris le suave et la mollesse de la jeune femme. La baronne de Bendorf en fut extasiée.

(La fin au prochain No)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.